

Littératures de l'imaginaire, récit et traduction

Ariane Gélinas, Thomas Dupont-Buist, Laurence Pelletier et Sébastien McLaughlin

Numéro 179, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gélinas, A., Dupont-Buist, T., Pelletier, L. & McLaughlin, S. (2020). Compte rendu de [Littératures de l'imaginaire, récit et traduction]. *Lettres québécoises*, (179), 49–54.

Les harmoniques du ciel

Littératures de l'imaginaire Ariane Gélinas

Ma première rencontre livresque avec Joël Champetier (1957-2015) s'est produite en 1993 par l'entremise du roman jeunesse *Le jour-de-trop*.

Le récit de science-fiction m'avait conquise par son imaginaire, son originalité et – j'allais plus tard le comprendre – sa puissance d'évocation. Champetier était un orfèvre du langage : il ciselaient les phrases avec une précision subtile, délicate. L'écrivain n'était pas fervent des figures de style tapageuses ni de la déconstruction narrative. Son travail était davantage de l'ordre du détail et de la régularité. L'ensemble de ses textes, de sa première nouvelle parue en revue à *RESET* (Alire, 2011), roman édité avant son décès prématuré, était fluide et harmonieux. Et l'ouvrage qu'il a rédigé jusqu'à sa mort, *Le carrousel martien*, s'annonçait des plus enthousiasmants. Le recueil *Tous mes univers* (malgré son titre terne et convenu) permet notamment de découvrir le premier chapitre de cette œuvre ultime. Cette anthologie rassemble en effet l'intégralité des nouvelles publiées par l'auteur.

Sous un ciel de quartz fondu

Dans la conception de ses intrigues, Champetier était à l'image de son écriture : discret, minutieux. Conteur de talent, il maîtrisait parfaitement la narration et continue d'éblouir, au gré des pages, comme ces étoiles qui n'aveuglent pas, mais possèdent un éclat constant. Le charme opère graduellement, magnétise, nous incitant à enchaîner à toute vitesse les nouvelles du recueil. En fait, aucun des textes de *Tous mes univers* n'est faible ; quelques-uns, plus anecdotiques et humoristiques, marquent moins durablement la mémoire, mais ils demeurent fort bien écrits. C'est le cas de « Défectuosité » (l'histoire d'un vaisseau en train de faire naufrage) ou d'« En petites coupures » (un « génie-gnome » qui jaillit d'un tube de dentifrice...). D'autres fictions fraient avec l'humour noir, telle la très réussie « Salut Gilles ! », dans laquelle

le personnage éponyme et son équipe médicale doivent euthanasier les nourrissons abandonnés à la naissance, « le délai pour traiter un post-natal [étant] de quarante-huit heures ». « Visite au comptoir dénéboliens », du même acabit, décrit un centre commercial bordélique construit par des extraterrestres, où les denrées sont impossibles à identifier et les sorties, labyrinthiques. L'ensemble est narré sur un ton intimiste et autobiographique (c'est le seul texte de ce genre de *Tous mes univers*) : les proches de l'écrivain reconnaîtront entre autres Valérie, sa compagne, grande magasinieuse devant l'Éternel !

Certains récits sont particulièrement émouvants et prenants, dont « Le chemin des fleurs ». L'intrigue nous transporte dans un hôpital, où Lyonel pense habiter le corps des abeilles et « accompagne[r] [s]es amies sur le chemin des fleurs ». Touchante et feutrée, cette nouvelle annonce « Poisson-soluble » et ses amphibiens volants ainsi que « Bébé, Stan' et moi », histoire sensible dans laquelle un pilote échoué sur Moïne insère dans sa tête le « cervor » (un cerveau électronique) d'une naufragée défunte. Car « pour la première fois de [s]a vie, [il est] seul. Pas de banque de données, pas d'amplificateur sensoriel, pas d'enregistreur [...], pas d'ami ». La cohabitation sera aussi complexe que fragile, la fiction s'intéressant à la nature humaine de même qu'aux questionnements éthiques, comme c'était souvent le cas chez Champetier.

La médecine et les mathématiques sont pour leur part l'inspiration de plusieurs récits mémorables de science-fiction : « Retour sur Colonie » – écrit en collaboration avec Élisabeth Vonarburg –, « Survie sur Mars », « À fleur de peau » et le magnifique

« Cœur de fer », qui raconte le voyage de la capsule *L'Aiguille* jusqu'au noyau terrestre, en direction du « cœur qui bat au sein de la Terre depuis le début de la création ». À bord de l'appareil, Lucas, copilote à la santé mentale précaire. La folie est par ailleurs l'un des thèmes fétiches de Champetier, fabuleusement déployé dans son roman *L'aile du papillon* (Alire, 1999).

Quelques nouvelles qui appartiennent au fantastique et au merveilleux témoignent de l'impressionnante polyvalence de l'auteur. Le texte de fantasy « Badelaire l'assassin », léger, s'amuse à déformer les tropes du genre pour mieux les réinventer, tandis que le superbe « Créatures de poussière » montre comment s'assemble dans l'ombre ce qu'on croit laisser derrière soi...

L'autre rive de l'océan de la nuit

Tous mes univers est un appel à (re)découvrir l'œuvre d'un écrivain essentiel et discret. Sans contredit l'un des piliers des littératures de l'imaginaire au Québec, Champetier signait des textes qui invitaient à admirer l'harmonie des constellations du soir. À chercher ces étoiles qui n'aveuglent pas, mais dont l'éclat est constant. Immortel. Cet ouvrage posthume nous convie, tels les poissons que pleure le ciel dans « Poisson-soluble », à honorer la mémoire d'un auteur trop vite disparu, à nous transformer en oiseau pour courtoiser les mélodies stellaires : « Une fois sec, il s'est envolé, fragile, et pourtant gracieux. Il glissait dans la pièce, un fin bruissement, contrepoint au tambourinement de la pluie. »



★★★★★

Joël Champetier
Tous mes univers

Lévis, Alire
2020, 570 p.
29,95 \$

Ces lueurs scintillantes

Littératures de l'imaginaire Ariane Gélinas

Connaissez-vous la zone 51 aux États-Unis ? Certain-es affirment que des extraterrestres y seraient gardés captifs.

Cette prémisse est au cœur de *Zone 51*, le plus récent ouvrage de l'écrivaine sherbrookoise Christiane Lahaie, qui a signé bon nombre de romans, d'essais et de recueils de nouvelles. L'illustration de couverture, avec son panneau orné d'un crâne de créature d'outre-espace, oriente notre lecture vers la science-fiction. Ce n'est toutefois pas le cas : à l'instar de plusieurs publications de Lahaie, nous retrouvons ici une intrigue fantastique, au sens todorovien du terme. En d'autres mots, l'hésitation (entre une interprétation surnaturelle et la folie) de l'une des protagonistes, Olivia, est aux premières loges. Les ovnis et leurs occupants sont davantage présentés comme des thèmes : ils obsèdent la jeune femme, qui parvient à entraîner trois de ses camarades dans ses pérégrinations. Tous les quatre (incluant la narratrice) sont des bacheliers nouvellement diplômés en anthropologie. Les autres membres du groupe sont Claude et Antoine, amis et amants sporadiques de la riche et débonnaire héroïne.

Lahaie a du métier : son écriture souple, vive et badine divertit, suscite la sympathie.

La narratrice à l'esprit et à la prose frivoles s'engage avec ses compagnons sur la mythique route 66, à l'instigation d'Olivia. Destination : zone 51. Mais l'étudiante aux longs cheveux noirs est singulière, renfrognée, d'une pudeur disproportionnée. Durant la totalité du voyage, elle note dans un cahier des observations d'ufologues qui confirmeraient l'existence des *aliens*.

Intégrer entre les chapitres des extraits du carnet de l'illuminée Olivia était d'ailleurs une idée inspirée de l'autrice.

Sur la route des Petits-Gris

Zone 51 est dans son essence un roman de la route qui s'attarde sur les relations entre les personnages pendant l'itinéraire jusqu'à leur destination désertique. Le style de l'écrivaine est plaisant, léger au premier abord, quoique empreint de poésie par endroits : « Parfois, il suffit de fermer les yeux pour éteindre le ciel. » La narratrice ridiculise sans arrêt la quête ufologique d'Olivia, ce qui entraîne des pointes d'humour tantôt bien senties (« quelques grossièretés dont je ne tiens pas à préciser le verbatim »), tantôt moins réussies (« les raisins secs que j'avais à la place des seins » ; « excité comme une fève sauteuse »). Quelques clichés parsèment également le texte : « haut comme trois pommes » ; « dur comme fer » ; « la vapeur me sortit par les oreilles ». Le ton autodérisoire choisi a pour conséquence de cantonner le suspense à l'arrière-plan et de mettre en évidence le trajet routier ainsi que les traits d'esprit de la narratrice.

D'une certaine manière, l'intrigue s'achève au moment où elle aurait pu commencer, puisque la zone 51 est atteinte à la toute fin du roman. Conclusion quelque peu insatisfaisante, par ailleurs : l'histoire aurait davantage été percutante sans ses deux dernières, voire quatre ultimes pages. Un-e directeur-riche littéraire aurait-il ou elle pu suggérer de modifier la chute du récit ? Ou d'ajouter des chapitres ? Mais aucun-e directeur-riche n'est mentionné-e dans les crédits du livre. Peut-être parce que Lahaie dirige la collection « Réverbération » à Lévesque éditeur, dans laquelle paraît justement *Zone 51* ? Peu importe l'expérience de l'écrivaine, l'apport d'un regard externe est à mon

avis bénéfique et souhaitable. Cela dit, le comité de lecture a, je présume, formulé des recommandations à sa supérieure.

Du vert profond des chênes étoilés

Dans une perspective fantastique, *Zone 51* laisse dans son sillage un sentiment d'inachevé, tempéré par le ton comique du livre. Lahaie a du métier : son écriture souple, vive et badine divertit, suscite la sympathie. Les quatre personnages sont incarnés, multidimensionnels. Je me suis amusée à lire les pages de ce roman qui s'enchaînent sans déplaisir, au gré des kilomètres de la route 66, que l'autrice a certainement déjà arpentée tant ses descriptions sont justes et loufoques. Nous sentons avec les protagonistes l'air humide et la fumée à l'intérieur de la jeep, les assauts du désert sur les cactus et la carrosserie. Plus au nord, nous apercevons, en compagnie de l'héroïne et de ses alliés, une myriade d'étoiles à travers les branches des chênes. Puis nous avons droit – passage obligé ? – à des soucoupes volantes, qui se déplacent, comme tous les ufologues le savent, dans un silence quasi total.

Zone 51 donne l'impulsion de scruter le ciel, télescope en main, à la recherche d'éventuels voyageurs cosmiques ; de deviner les trajectoires des vaisseaux interplanétaires parmi les lueurs scintillantes des étoiles. Ou encore, de localiser les lignes telluriques – il y aurait, semble-t-il, un lien entre elles et la disposition des astres – sur le sol autour de nous. Car sommes-nous vraiment seuls ? « Le ciel, surtout la nuit, charrie beaucoup de vérité. »



Mausolée fleuri

Récit Thomas Dupont-Buist

La mort d'êtres chers nous dévie de nos trajectoires habituelles. En nous dévoyant, elle révèle de nouveaux angles d'où on peut observer le monde. Catherine Mavrikakis, après avoir perdu sa mère, chambarde personnages et intrigues pour nous entraîner sur un versant plus intime de son œuvre.

Qu'on ne s'y méprenne point : *L'absente de tous bouquets* fait preuve de la même maîtrise du récit à laquelle nous a habitués l'autrice dans ses nombreux romans précédents. Tout est brillamment assemblé, réfléchi avec pondération et interprété en virtuose. Seulement, il n'y a plus d'êtres de papier derrière lesquels se cacher ou se révéler en demi-teintes : ne subsistent que la lumière blafarde du deuil, du long labeur solitaire, et celle, crue, de l'absence. On sent entre les lignes que l'écrivaine, d'ordinaire si pudique, cligne quelquefois des yeux, comme si elle était étonnée de s'être placée sous d'aussi intrusifs projecteurs, puis elle reprend aussitôt contenance pour énoncer, avec un formidable aplomb, quelque vérité puissante et universelle. Puisant dans le *Journal de deuil* (Seuil, 2009), de Roland Barthes, autant que dans les ouvrages du « réalisateur-jardinier » Derek Jarman, Mavrikakis trouve également des échos dans la correspondance de Stéphane Mallarmé, à jamais marqué par le décès de son fils. La réflexion de la romancière, à l'instar de celle développée dans son très beau *Oscar de Profundis* (Héliotrope, 2016), est bardée de livres, qui sont autant de pièces constituant l'armure derrière laquelle elle affronte la vie.

La sincérité du portrait

Comme dans une partition musicale où le violon répondrait au piano, Mavrikakis alterne les adresses aux lecteur-rices avec un monologue imaginaire, en italique, dont la mère est la destinataire. Dans les deux récits, la sincérité de la confession est d'un immense courage. La mort n'a pas adouci le souvenir

d'une mère déracinée, intransigeante et bien souvent acariâtre. L'« amour-hommage » n'en est que plus grand, loin des généralités de salons mortuaires et des homélies embrouillées de la prêtrise. Le portrait est pertinent parce qu'il ne tente pas de flatter une mécène, mais bien de rendre avec justesse ce léger strabisme ou cette ride au coin de l'œil qui disent l'usure de vivre.

Mais maintenant que tu es morte, je peux tout te dire et converser avec toi de Freud ou de Lacan. Tu m'écoutes, tu commentes.

En fait, Maman ne le savait pas mais elle m'a tout appris d'eux sans les avoir lus : les hystériques, les secrets de famille, la toute petite bourgeoisie revancharde qui joue à être forte, les incestes enfouis dans des silences, les mariages malheureux, les membres fantômes du grand-père, la psychose du fils, tout, tout dans notre famille m'a conduite sur le divan.

En analyse, longtemps je ne parlai que de toi.

Le divan au fond du jardin

Cette grille d'analyse psychanalytique, chère à l'autrice, enrichit nombre de pages du livre. Oscillant entre les profondeurs, où la narratrice suggère de s'aventurer, et le baume tranquille du jardin à cultiver, la réflexion, plutôt que d'hésiter, s'efforce de combiner ces deux extrêmes sémantiques. Comme on le devine en lisant Kundera, une vie pleine ne peut être uniquement faite de légèreté ou de pesanteur : elle doit nécessairement

concéder à l'une et à l'autre. Au gré des réminiscences semées dans le texte, on remonte l'existence de cette mère à la fois forte et blessée. Nostalgique d'une France bonifiée par les millésimes qui l'en séparent, elle entretient un fantasme l'éloignant d'un Montréal de banlieue tristounet. Fuyant le salaud de mari, les enfants qu'elle juge ingrats et la provincialité supposée des Québécois·es, elle vit jusqu'à la fin dans le bric et le broc des souvenirs bricolés d'une époque révolue. « Oui, nous avons une mère morte, une maman absente à nous, et je pense à ma mère comme à celle qui n'arrivait pas à être là. »

Si la sépulture physique paraît modeste, l'amour inconditionnel voué par la fille à la mère transparaît à chaque page de ce mausolée constitué des pensées tourbillonnantes qu'on épingle, au prix d'un grand effort, sur le papier. C'est un substrat même de deuil que les lecteur-rices auscultent avec recueillement, tremblant devant son universalité. Sans aucun doute, *L'absente de tous bouquets* rejoindra la liste des livres importants qui aident à passer à travers cette épreuve qui, à un moment ou un autre, viendra tous·tes nous trouver. On se prépare à la perte d'un être cher avec les moyens du bord, comme un naufragé amasse les débris pour se prémunir contre la tempête. Ce n'est qu'une fois les grands vents tombés, lorsqu'on contemple avec sidération le ressac, que la reconstruction de soi peut débuter. Idéalement, dans l'une des formes de silence cultivées par des livres aussi essentiels que celui-ci.



★★★★

Catherine Mavrikakis

L'absente de tous bouquets

Montréal, Héliotrope
2020, 184 p.
22,95 \$

De fumée et d'embrun

Récit Laurence Pelletier

Ce premier récit de l'autrice Jules Clara, paru dans la collection « Encrages » des éditions Triptyque, sollicite et attise notre propension à l'égarément.

La lecture de *Parenthèse suisse* m'a donné l'impression d'être saoule. Elle ne m'a pas fait vivre l'euphorie de l'ivresse, mais son agréable confusion. Souvent, je tombais dans la lune, je méditais sur un mot, une image qui me touchaient. Je lisais en oubliant les passages que je venais d'avoir sous les yeux, comme la protagoniste regarde, par la fenêtre du train, le paysage défilé entre Lausanne et Fribourg. Je n'ai pas été absorbée, mais c'est peut-être l'effet recherché par l'écrivaine : nous faire dévier vers l'ailleurs et nous entraîner dans une sorte d'errance esthétique.

La protagoniste, comme l'écriture, n'est pas animée de l'intérieur, mais influencée par l'extérieur.

Griserie

Faisant d'emblée du voyage une occasion pour la flânerie (tant géographique que contemplative), ce récit raconte le séjour d'une jeune femme en Suisse, les rencontres qu'elle fait, les endroits qu'elle découvre. Il se décline en douze épisodes qui, bien qu'ils semblent agencés chronologiquement (si on se fie aux titres des chapitres : « Le début », « Le milieu », « La fin »), ne donnent pas l'impression d'une progression. En fait – et c'est sans doute là le concept du projet de Jules Clara –, ce qui est vécu dans la parenthèse de la vie de la narratrice a à voir avec la

digression : un temps suspendu, abstrait, indéterminé. Un temps qu'aucune certitude ne circonscrit. À l'image des personnages qui, à répétition, se retrouvent sur des terrasses, ou dans des fêtes et des carnivals pour consommer des verres « saupoudrés de produit », le texte mime les effets de ces substances et fait de la forme une expérience altérante.

De la narratrice, on ne connaît pas le nom : seulement son « je », dont l'histoire est substituée à quelques occasions à celle du « elle », c'est-à-dire la jeune femme. À moins que le « je » en retrait ne soit celui de la voyeuse du récit d'une autre femme. De cela, je ne suis pas certaine. (Voyez, je suis confuse.) Mais la narratrice est bien dans une posture de spectatrice, toujours perchée sur le « haut d'un balcon » ou sur un pont, planquée derrière une vitre ou un arbre. De là, elle observe la ville, elle « demeure devant l'image », elle absorbe presque passivement les événements et les histoires des autres. Celle dont on ne « remarque pas l'absence » avance « sur la pointe des pieds », garde ses réflexions pour elle, « ne pose pas de questions », « s'exprime dans sa tête ». Les noms de ses amies et de ses amants apparaissent en alternance, fugitivement, sans qu'on puisse en saisir l'identité, l'histoire. Arthur, Charles, Florence, Hélène, Corinna : on ne comprend pas bien la nature de leurs liens et souvent, les uns se confondent aux autres. Les dialogues ne sont pas introduits, mais ils surgissent. On est plongé-es *in media res* dans des conversations dont le contexte ne nous est pas donné préalablement, mais qu'on devine, comme la narratrice « devine ce qui se cache au-delà ». C'est cela, justement, qui crée l'effet « embrumé » : l'absence d'une « biographie » des personnages et d'un contexte psychologique. La protagoniste, comme l'écriture, n'est pas

animée de l'intérieur, mais influencée par l'extérieur. Le livre me rappelle en cela la démarche néo-romanesque d'une Nathalie Sarraute. L'exercice est réussi.

Impressions

Il m'évoque aussi l'œuvre de Kaye Donachie, qui peint des visages au teint froid (vert, bleu, gris), comme s'ils apparaissaient à l'aube ou au crépuscule, derrière une fenêtre embuée ou dans un flou brumeux. C'est qu'il y a une sensibilité picturale et impressionniste chez Jules Clara, qui se manifeste par de belles descriptions des couleurs, des textures, des lieux (« Les déclinaisons de vert cèdent au gris de la rue, au noir des passants. Tous deux se roulent et se déroulent habilement entre les draps d'une foule en mouvement. ») et des personnages (« Les cheveux dorés de Florence coloraient le reflet noir des fenêtres. Jaune sur bleu comme huile sur toile. »). Du reste, je garde en tête des impressions, des souvenirs vagues rattachés à certains mots : mains, fenêtre, toit, cigarette, mur, poisson, lac, cigarette, boisson, renard, cigarette.

L'intérêt de *Parenthèse suisse* ne réside pas tant dans l'histoire racontée que dans l'effet qu'elle produit à la lecture : une sorte d'embrouille, de « lenteur grise » dont on ne peut dire si elle nous ennueie ou nous berce. L'œuvre s'impose néanmoins par son style sûr et sa maîtrise des images et des métaphores (figures qui fonctionnent elles-mêmes comme des parenthèses, pourrait-on dire, transportant et insérant les mots dans d'autres lieux). Ainsi peut-on lire ce récit, comme la narratrice se « jette au lit, le désordre aux lèvres ».



★★★

Jules Clara
Parenthèse suisse

Montréal, Triptyque
coll. « Encrages »
2020, 108 p.
18,95 \$

Recul tutélaire

Traduction Sébastien McLaughlin

Après quelques rares percées de Réjean Ducharme dans le milieu anglophone, voici une excellente traduction de *L'avalée des avalés*, éditée à Montréal.

Je n'ai pas relu le premier roman de Réjean Ducharme dans sa version originale avant de me lancer dans cette nouvelle traduction de Madeleine Stratford. Je ne suis pas non plus de ceux et celles qui ont des phrases de l'auteur de *L'océantume* (1968) gravées dans la mémoire. Mes premiers contacts avec l'écrivain datent du début de ma vingtaine et m'ont laissé sans émotion, sinon sceptique : *Le nez qui voque* (1967) m'intéressait à peu près autant que n'importe quel récit d'un mauvais rhume, et ce que je percevais comme le prétexte narratif de *L'hiver de force* (1973) m'est d'abord apparu moins convaincant que les intrigues de ses dernières œuvres, *Dévadé* (1990), *Va savoir* (1994) et *Gros mots* (1998). Si je propose cette périodisation, c'est moins par conviction critique à l'égard de l'auteur que par réaction à la monomanie de mes pairs – irrévérance qui a fini par influencer jusqu'à mon expérience de lecture. Hésitant, j'ai lu *L'avalée des avalés* (1966) pour la première fois il y a quelques années, entretenant une distance tout aussi orgueilleuse envers la narratrice, craignant dans toute identification avec elle un risque d'être entraîné vers ce qui me semblait relever d'un effet de crédulité collective hypocritement fusionnel. Inutile de dire qu'une telle distance m'a alors empêché d'apprécier l'œuvre à sa juste valeur.

L'ironie grossière de cette intolérance me fait un peu rire aujourd'hui lorsque je relis le premier des quatre-vingt-un chapitres du livre, qui débute bien sûr par ces mots :

Everything swallows me. When my eyes are shut, my own stomach swallows me, chokes me from within.

D'entrée de jeu, j'insiste sur cette ironie, puisqu'elle met aussi en évidence les

raisons expliquant pourquoi cet opus a été plus ou moins boudé par le marché et le lectorat anglo-canadiens. Il faut toutefois mentionner que quelques écrivain·es et traducteur·rices ont déployé des efforts inouïs pour révéler Ducharme au Canada : Naïm Kattan a écrit en anglais sur *L'avalée* peu après sa parution initiale, mais peu d'autres critiques ont imité sa démarche. Ont suivi deux traductions canadiennes – *Go Figure* (2003) et *Miss Take* (2011), toutes deux publiées à Talonbooks –, auxquelles s'ajoute la première version britannique de *L'avalée des avalés*, réalisée par une amie proche de Samuel Beckett, Barbara Bray. Cette traduction n'a cependant pas été réimprimée depuis l'épuisement de son tirage, survenu l'année suivant sa parution¹.

Contre tout jusqu'à preuve du contraire

On a fait grand cas du regard de Ducharme sur l'enfance et de l'agressivité qui se dégage de son œuvre, mais c'est plutôt à partir de quelques figures de sublimation, disséminées au fil du récit, que j'ai trouvé matière à réfléchir, plus précisément sur le destin interlinguistique du roman : « *I'm in the process of becoming a free human being, and a human being in the process of becoming a free human being should be tight-lipped* », affirme Bérénice qui, face à ses tuteurs, oscille entre rage et détachement. Pour être clair, je ne vois pas ici une allégorie spécifique d'un différend canado-québécois, quel qu'il soit, mais plutôt des aménagements et des mises à distance sourdes grâce auxquels nos vies (et tout marché littéraire) prennent nécessairement forme. L'attitude de Bérénice, fondée sur un retrait facétieux, est l'exception qui confirme la règle dans une quête autrement insatiable, ce qui m'amène

par conséquent à interroger l'ouvrage en ces termes : quels modes et quelles durées de refus permettent le mieux de cerner les voies d'une liberté désirée, mais jamais encore advenue ? Il y a le refus, mais aussi le refus du refus, desseins qui peuvent certainement se mélanger sans céder à la paralysie psychique.

L'importance de cette traduction québécoise réside bien sûr dans le fait qu'elle corrige une omission majeure au sein du corpus des titres d'ici disponibles en anglais, mais également dans son grand souci de ne pas escamoter l'ambiguïté morale de l'énonciation de la narratrice. On serait porté·es à croire que l'œuvre de Ducharme ne se traduit pas facilement étant donné l'acharnement du romancier dans son travail sur la phrase. Voilà une idée reçue que Stratford déboulonne avec une habileté décomplexée, tant sur les plans technique qu'esthétique. Elle prend acte du plein sens de cette invective de Bérénice :

Humans are so obsessed with charters that they don't even dare to enjoy the privilege of defending themselves.

La brutalité du personnage et les soins de la traductrice s'enchevêtrent librement : je les suis toutes deux sans réserve jusqu'à la catastrophe.

1. *The Swallower Swallowed*, Londres, Hamish Hamilton, 1968.



★★★★

Réjean Ducharme
Swallowed

Traduit du français par
Madeleine Stratford
Montréal
Véhicule Press
2020, 260 p.
22,95 \$

À mains nues avec la camarde

Traduction

Thomas Dupont-Buist

Grande voix de la littérature canadienne, le Terre-Neuvien Michael Crummey nous revient avec un roman façonné par les vents, ceux qui font sombrer les navires et perturbent la constance austère des marées.

Pour son quatrième livre traduit en français (chaque fois par un-e traducteur-riche différent-e, ce qui est pour le moins inhabituel, mais non préjudiciable à la réception de son œuvre), Crummey nous transporte au XIX^e siècle, dans une anse du nord de Terre-Neuve, non loin de la colonie de pêche labradorienne de Mockbeggar. Plus isolés que les personnages de *Sweetland* (Leméac, 2017) – roman qui décrivait, avec une grande mélancolie, les dernières heures d'un village terre-neuvien, de son irréductible Gaulois et des fantômes qui l'habitaient –, les protagonistes des *Innocents* vivent dans une autarcie encore plus complète, pêchant et chassant sans relâche jusqu'au passage de *L'Espérance*, le navire qui les dévalise avec la régularité d'une horloge en échange de quelques vivres, grâce auxquels ils peuvent tenir pendant un certain temps. C'est le paradoxe de cette existence on ne peut plus libre et pourtant si proche de l'esclavage. Comme dans toute entreprise coloniale, dans tout système d'exploitation, il n'y a aucune possibilité pour le pêcheur de faire le moindre profit ou d'améliorer un tant soit peu son sort : les poches des propriétaires sont profondes et ne débordent jamais, même lorsque les saisons sont exceptionnelles.

Le couperet de l'indigence

La vie est déjà particulièrement rude pour la famille Best ; il va sans dire qu'elle devient intenable quand la maladie emporte père et mère, condamnant les jeunes Evered et Ada à la cruelle survie des orphelins. Loin de toute société, ils poursuivent le labeur de leurs parents, legs dont ils ne peuvent se défaire et qui, comme le boulet attaché à la cheville, les fait

progressivement rejoindre les cadavres lestés de leurs géniteurs, passés avec peine par-dessus le plat-bord de leur barque. Chaque jour, il faut s'efforcer d'éloigner le couperet de l'indigence.

Ils étaient ainsi abandonnés dans l'anse, dans cette hutte en bois au plancher de terre battue, flanquée d'un potager où ne poussaient que tubercules, de rares constructions éparses, d'un cercle menaçant de collines alentour, d'un ruisseau aux eaux bouillonnantes, et, d'une vue ouverte sur l'océan gris qui s'étendait par-delà les hauts-fonds. À leurs yeux, l'anse était le cœur et la somme de toute la Création, et ils étaient là laissés à eux-mêmes, dotés du peu de connaissance du monde extérieur qui avait pu leur parvenir ou qu'ils avaient glané par hasard.

Épuisante robinsonnade

Deux innocents, donc, autant préservés que délaissés par la société, s'échinant comme des Robinson à passer un hiver de plus. Le parallèle avec le classique de Defoe n'est pas fortuit, puisque malgré une nature bien plus inquiétante et inhospitalière que celle ensoleillée dans *Robinson Crusoe*, on s'enthousiasme pour l'incessante succession des infimes gestes qui cadencent les jours insulaires : construire un quai, chasser un blanchon, vider et faire sécher la pêche, tout devient une aventure.

Cet interminable combat à mains nues avec la camarde prend des airs de roman d'apprentissage au gré des rares visiteurs égayant le quotidien répétitif des deux orphelins. C'est d'abord le sacristain, celui qui possède les vies des protagonistes sans jamais les avoir rencontrés. Puis, un capitaine fantasque

et sa « gouvernante-maîtresse » les initient à la chasse. Finalement, un équipage paillard à la recherche d'un pin assez grand pour remplacer un mâât achève de les tirer de leur solitude à deux, toujours plus tendue et malsaine. Car rien n'est innocent en ce monde, et encore moins dans la nature, que l'on se complaît à présenter sous son seul jour nourricier depuis que l'on croit avoir dompté ce qu'elle a d'impitoyable et de redoutable.

Le confort de la vie moderne nous a fait oublier la violence de la tempête et la terreur que communique le regard du fauve en maraude. C'est d'ailleurs ce qu'il y a d'extraordinaire chez Crummey : sa capacité de nous émerveiller devant la nature grandiose et préservée de Terre-Neuve tout en nous rappelant son extrême dangerosité. On perçoit le même paradoxe au cœur de ses histoires et des légendes dont il s'inspire.

Mais la mort d'un cheval, c'est la vie d'une corneille ; et selon l'avis d'Evered, les histoires n'étaient que de sales charognards se nourrissant de rumeurs, d'insinuations et d'inventions dans lesquelles la vérité était trop délicate pour être retrouvée ou trop dure pour être avalée. Et les histoires ne faisaient pas de distinctions entre ces aliments.

Qu'importe le matériau initial si chaque fois que Crummey s'en empare, il en résulte ce qui ressemble à s'y méprendre à de l'or ?



★★★★

Michael Crummey
Les innocents

Traduit de l'anglais
(Canada) par Aurélie
Laroche
Montréal, Leméac
2020, 320 p.
29,95 \$